

Chapitre 19 : Plus sur les Cosmons

(Adrar puis Ménerville et Corso, 9-11 janvier 95)

Ce lundi matin fut consacré encore à l'anglais, ou plutôt à l'américain, qui, selon un humoriste d'outre-Manche, est la même langue, mais séparée de la première par un océan.

Nivea appréciait la prononciation des Doutriverie, davantage celle des fistons que celle de Jul ; probablement parce qu'il était moins accro de la BBC qu'eux. Par contre, comme on sait, elle abominait le machouilli-nasouilli texan que j'employais exprès pour la faire râler !

Nous déjeunâmes à la cantine avec Aziza, qui était rentrée d'Alger en fin de matinée. Selon elle, la capitale continuait à bruire de rumeurs concernant une extension de la rébellion intégriste, qu'à l'instar du gouvernement algérien, elle rechignait à appeler une guerre. Ce qui n'empêcha pas Jul de mettre les pieds dans le plat, et exprimer une vérité évidente :

— La comparaison avec la guerre d'indépendance va très loin, affirma-t-il. Nous en sommes au stade où, à l'instar du FLN, les islamistes vont utiliser le terrorisme en France comme levier pour la prise du pouvoir en Algérie.

Puis il rappela que l'après-midi était dédiée aux Cosmons. Aziza proposa alors son bureau :

— Sans vouloir te vexer, objecta-t-il, je pense qu'un studio serait plus discret.

On opta pour notre "gourbi", les jeunes ayant besoin du leur, même s'ils comptaient s'entraîner un maximum à la "danse des fanions", un spectacle officiellement programmé pour le lendemain...

Vers quatorze heures nous voilà réunis tous les quatre autour de la petite table :

— Je m'excuse d'avance pour les répétitions éventuelles, commença JDR, car, Luc en particulier, connaît déjà pas mal de choses sur les dits Cosmons... Bon, commençons par leur Histoire. Concernant leurs origines, et contrairement à l'Humanité, ils ont perdu toute trace physique de leur passé préhistorique, ayant dû fuir leur terre-mère, une petite planète peu à peu dévastée par la conjonction des forces telluriques internes et des forces de marée dues à deux soleils qui régissaient leur monde, dont l'un relativement proche... La faible gravité planétaire qui y régnait et leur masse¹, qui tournait, à l'époque, autour de trente kilos, leur a facilité la pratique du vol aérien, commencé avec des ballons, des cerfs volants, etc. Cette période, appelée "âge de l'air", est datée d'il y a 150 000 ans environ... Mais l'atmosphère se raréfiant peu à peu, ils ont été obligés de vivre dans des abris étanches alimentés d'abord en air comprimé, puis en air artificiel – nécessités qui ont amorcé ainsi, *volens, nolens*, le cycle du progrès technique...

« Au bout de quelques millénaires, continuai-je, ils ont atteint l'"âge de l'espace", au cours duquel, à l'aide de fusées chimiques comparables aux nôtres, ils ont colonisé d'autres satellites et planètes du même monde. Pendant cette phase, qui aurait duré une dizaine de millénaires, ils ont perdu la faculté de se reproduire par la voie sexuée telle que nous la connaissons ici-bas, à cause, pensent-ils, de contraintes environnementales : les secousses sismiques de plus en plus violentes, combinées aux chocs et accélérations des longs voyages d'exil, ne permettaient plus aux mères de garder leurs fœtus. Contraints et forcés, ils ont généralisé la conception *in vitro*... Cette métamorphose est appelée le *Grand Trauma*, parce qu'elle signe un changement majeur de leur physiologie et de leur psychologie. Si la chose leur a fait perdre un certain "art de vivre", qui tourne autour de l'amour courtois tel que nous l'avons jadis connu sur Terre, par contre, elle les a conduits à une société absolument égalitaire, près de laquelle les utopies platoniciennes, fouriéristes ou marxistes apparaissent comme de dérisoires tentatives – qui ont d'ailleurs systématiquement échoué, ici-bas.

« Une fois le problème de la survie résolu par un empirisme qui leur a probablement évité la très longue étape humaine de la magie puis du mythe, laquelle, comme vous savez, perdure encore, ils ont développé les techniques les plus sophistiquées, dont l'exploitation des énergies de fission, de fusion et finalement d'annihilation de la matière... Cette dernière leur a ouvert, il y a quelque

¹ Pour les cancre : seule la masse est constante, le poids dépendant de la gravité locale, selon la formule $P=mg$.

cinquante millénaires, les routes intersidérales. Ils ont alors entrepris l'exploration indirecte (c'est-à-dire par sondes automatiques) puis directe du cosmos, sur quelques dizaines d'années-lumière autour de leur monde originel... Ces expéditions leur ont donné, par la force des choses, des caractères physiques et psychologiques qui les distinguent nettement des Humains ; à savoir : la pluricomptence, l'égalitarisme, la sociabilité, l'honnêteté, la solidarité, la ténacité, la frugalité...

« Ils ont pérégriné ainsi, grâce à des vaisseaux-cités gigatonniques autonomes, d'un monde à l'autre, décrivant et étudiant chacun d'eux... Pour pallier aux dangers de la consanguinité, ils sont obligés de mêler leurs gènes à l'occasion de rendez-vous inter-cités, quand, pour raison de force majeure, ils ne se les envoient à distance à l'aide de véhicules express. Ces rendez-vous donnent lieu à de grandes festivités et permettent les échanges de toutes sortes, sur la base du troc et/ou du don, car – autre différence fondamentale avec nous –, les Cosmons ne pratiquent pas l'économie marchande : elle s'avérerait d'ailleurs désastreuse dans le contexte du nomadisme intersidéral où le partage est une condition *sine qua non* de survie.

— Il n'y a pas d'autorité centralisée qui régleme toutes les cités ? questionna Aziza.

— Si ! Elle est restée indispensable pour que les spatonefs, parfois séparés de plusieurs mois-lumière, gardent le contact entre eux, l'isolation totale menant à la dégénérescence. Cette autorité, qui s'appelle le Conseil Pancosmon ou CPC, tient sa légitimité du fait que chacun de ses membres représente une cité et est tiré au sort parmi les citoyens de ladite cité. Par contre, contrairement à nos députés, ceux-ci ne quittent pas pour autant leur domicile, le Conseil travaillant par téléconférence... ce qui n'est possible que grâce au respect d'une éthique très stricte, tout à fait impensable ici-bas.

— Ça paraît incroyable, notai-je. Quand on pense qu'nos députés, bien qu'assis dans l'même amphi, arrivent pas à s'entendre, on s'demande comment les Cosmons procèdent !

— Je te rappelles que sur l'échelle *sapiens*, les Cosmons sont au niveau 3, alors que nous sommes, ou plutôt nous prétendons l'être au niveau 2.

— Est-ce qu'ils nous ressemblent, physiquement ? s'enquit Aziza.

— Oui, en gros, car ils ont, comme nous, deux jambes, deux bras, un tronc entre et une tête par dessus. Celle-ci est couverte d'une chevelure frisée dense et munie de deux yeux ronds, d'un nez aplati et d'une bouche sans dentition – ce qui a l'insigne avantage de les dispenser de dentistes...

— ... Et du trou de la *sécu* aussi, non ? l'interrompis-je, rigoleur.

— Absolument ! Il n'y a, chez eux, ni riches, ni pauvres, ni partis politiques, ni syndicats, ni intellectuels, ni manuels, pour la bonne raison que chacun est tout cela à la fois. Pas forcément en même temps, bien sûr. Mais chacun est amené à s'adapter rapidement à toute activité spécialisée, car une cité-vaisseau ne comporte guère plus de quelques milliers d'adultes... Je complète la description physique : s'ils n'ont pas d'oreilles et sont pratiquement muets, ils communiquent entre eux par une graphie et une gestuelle normalisées et communes à la Pancosmonie. En fait, ce qui les distingue, physiologiquement parlant, de nous et de tous les animaux terrestres, c'est qu'ils ont deux circuits sanguins autonomes et donc deux cœurs, l'un à droite et l'autre à gauche.

— É li pourtfouill' ou milioù ?

— Ah, non *Djéha* ! Tu me copiera dix fois : "Les Nomades Cosmiques, ayant deux cœurs, n'ont pas besoin d'argent", et sans fautes d'orthographe, hein !

Rire général. Suite à quoi, Nivea en profita pour exprimer ce qui la turlupinait :

— J'ai cru comprendre qu'ils pratiquent l'eugénisme et l'euthanasie ?

— Nécessité fait loi, surtout dans l'espace ! Rassurez-vous cependant, la proportion de fœtus éliminés n'atteint pas, et ce depuis longtemps, le millième des fausses couches et avortements constatés ici-bas ! Pour ce qui concerne le terme de leur vie, c'est la mort volontaire qui est la norme, car la grande majorité d'entre eux atteint l'âge de la décrépitude en toute conscience. D'ailleurs, cela donne lieu à une cérémonie collective préparée par l'intéressé lui-même... Mais je voudrais d'abord terminer avec leur Histoire, avant d'aborder d'autres sujets relatifs à leur société : il y a quelque dix mille ans, suite à une campagne d'exploration automatique du système solaire, ils ont découvert que notre planète était fertile et habitée par des animaux, dont certains bâtissaient des

huttes. Ils ont donc décidé une expédition, qui, au fur et à mesure que son avant-garde confirmait la richesse biotique de notre planète, s'est accrue en nombre de cités-vaisseaux, la majorité desquels, comme vous le savez, n'atteindront nos parages que dans un bon siècle.

— Une fois en force, n'auront-ils pas tendance à nous envahir ? questionna Aziza.

— S'ils restent fidèles à leurs principes, ils ne contesteront pas à l'Humanité le droit d'occuper notre planète... D'ailleurs, le fait d'avoir accepté la mission CHC, plaide dans ce sens.

— Pouvez-vous nous dire deux mots sur leur écriture ? demanda Nivea.

— Il s'agit d'un système sémiogrammatique – je n'utilise pas le terme idéogramme à dessein, car il rappelle trop les caractères chinois, dont la rationalité laisse à désirer... Le pancosmon utilise comme sémiogrammes toutes les configurations possibles de trois grilles de base : la plus simple est un rectangle composé de deux carrés contigus ; la deuxième et la troisième sont obtenues en accolant à la première – le long du grand côté –, respectivement un premier puis un second rectangle identique. Ce qui fait qu'elles sont formées de respectivement 7, 12 et 17 segments. La première est utilisée pour les sémiogrammes correspondant à notre ponctuation et autres signes spéciaux ; la deuxième pour les termes scientifiques en général et la numération en particulier ; la troisième pour les autres vocables, sachant qu'on peut les concaténer pour en faire, tout comme dans nos langues, des mots composés... Maintenant *Djéha* va nous dire combien de sémiogrammes différents chaque grille permet de figurer !

— Jé pè mè calculèt' ici !

— Bah ! Ça se calcule facilement à la main. Et, sourire aux lèvres, Jul me passa une feuille de son agenda et son crayon.

— Jy vé issyé, proufessoùr !

Je m'écartai alors et allai poser la feuille sur le frigo, ce genre de calcul requérant un minimum de concentration mentale — ce qui fait que la suite de la conversation est le résultat du décodage des sténogrammes de Nivea (aussi exotiques pour moi que le pancosmon) :

— Ils utilisent la méthode arabe pour calculer ? questionna Aziza.

— Ils connaissent évidemment le symbole zéro... Et bien qu'ils aient six doigts à chaque main, ils utilisent couramment, depuis des millénaires, la numérotation hexadécimale, qui a l'avantage d'être la quatrième puissance de deux. Quant à leurs ordinateurs, ils font appel au calcul quantique, qui, ici-bas, n'en est encore qu'aux premiers balbutiements théoriques.

— Ils écrivent de gauche à droite ou de droite à gauche ? demanda Nivea.

— On peut écrire le pancosmon dans n'importe quel sens, il suffit de le préciser sur la page... Il faut cependant savoir qu'à côté du pancosmon officiel, il existe une foule de langages graphiques et gestuels, usités localement et surtout dans le domaine des arts...

— Jé li rézoultà ! triomphai-je, en revenant m'asseoir. Lè griy à doù carré c'é 127 sémiougram' ; cell' à kat' carré c'é 4 095 ; cell' à siss' carré c'é 131 071.

— Bravo, *Djéha*, tu viens de montrer la puissance de la graphie cosmonne... Ton exploit confirme que d'un âne le CEFIK a fait de toi une grosse tête !

— Mouà, àn', noù, noù, jamé ! Sénj' oui, d'acoùr ! rigolai-je avec la compagnie... Mé, final'màn, c'é pa si difcil', c'é, respétiv'màn 2 à la pouissanc' 7, 12 é 17 !

— Moins un ! rectifia Jul.

— Bién sir, lè griy tout' blèch', c'é oun espèc' é pè oun caratèr', hi, hi, hi !

Après une rasade, qui de thé, qui d'eau minérale, Jul reprit le récit sur l'expédition cosmonne :

— Finalement, il y a une centaine d'années, l'avant-garde débarque sur les satellites joviens, car les opérations de freinage y sont facilitées par la gravité de la planète géante, et ils trouvent là toutes les matières premières dont ils ont besoin. Je précise que, même si par fission et fusion ils sont capables de fabriquer tout corps simple à partir d'un matériau quelconque, ça leur est bien plus facile d'exploiter les minéraux naturels, d'autant plus qu'ils sont à court d'antimatière, qui est leur principale source d'énergie... À partir de là, ils entreprennent la reconnaissance détaillée des autres

planètes, d'abord par l'intermédiaire de sondes téléguidées, puis directement, grâce à un astronef fabriqué sur mesure, du modèle de celui qui m'a embarqué en 61 et qui vient juste de me ramener sur Terre avec mes enfants... Ils ont donc enregistré, avec l'étonnement qu'on imagine, les destructions des deux guerres mondiales, puis, avec appréhension cette fois, les lancements des nos premiers satellites artificiels... La nature belliqueuse et les progrès fulgurants des Terriens, les ont alors amenés à dissimuler leur présence, tout en nous observant à l'aide de satellites espions et en captant nos télécommunications – évidemment sans comprendre un traître mot, jusqu'à ce que je leur apprenne le français puis l'anglais, l'allemand et l'italien basiques...

« J'en viens maintenant à mon histoire personnelle. En fait, l'atterrissage au Tekouyat était dû à une avarie, la Terre ayant déjà été classée *no Cosmon's land*. L'équipage du vaisseau en question – sachant être appelé à se justifier pour avoir enfreint le règlement –, avait pensé qu'un butin de trois Terriens, même malades ou décédés, serait porté à son crédit.

— Qu'est-ce qui les a empêchés de se débarrasser de vous par la suite ? s'enquit Aziza.

— Leur propre éthique, qui interdit la suppression de toute vie, hors le cas de légitime défense bien sûr, celle-ci étant entendue au sens large de risque majeur.

— C'est-à-dire, plus précisément ? questionna Nivea.

— Un exemple typique est le cas d'un vaisseau trop vulnérable pour se permettre de garder à son bord un individu dangereux — qu'il le soit par dérangement mental ou par toute autre pulsion. Il est donc banni, ce qui signifie la mort, à moins qu'une autre cité, basée sur la terre ferme, ne l'accepte — en général pour des activités à grands risques... Mais j'ajoute que la chose est exceptionnelle, car la solidarité est quasiment génétique chez eux... À ce propos, je dois souligner une différence paradigmatique entre eux et nous : les Cosmons pratiquent la peine capitale mais ignorent la guerre, les Humains (tout au moins les Européens) s'interdisent la première mais pratiquent la seconde... qui consiste à tuer éventuellement des civils... L'IET, après analyse de ces mœurs aussi opposées, est arrivé à la conclusion que c'est justement parce que notre planète est un paradis qu'elle a engendré un Homme qui est un loup pour l'Homme et, *a fortiori*, pour les animaux. D'où la répulsion que les Cosmons éprouvent envers l'Humanité, répulsion heureusement compensée par leur curiosité naturelle. D'où également leur crainte qu'un contact, même hertzien, ne corrompe, à terme, leur éthique traditionnelle, dont ils savent que c'est la clé de leur formidable efficacité.

— Après tout, fit remarquer notre amie, les Cosmons sont arrivés à la même conclusion que Dieu le Père, c'est-à-dire que l'Homme ne mérite pas le paradis !

— Est-ce qu'ils ne finiront pas par nous interdire une grande partie de ce paradis que nous dégradons à vue d'œil ? questionna Nivea.

— J'ai déjà parlé de la méthode cosmonne devant un problème : elle consiste à l'étudier d'abord sous toutes les coutures avant de décider quoi que ce soit. Conformément à leur éthique, ils considèrent que la Terre appartient à ceux qui la peuplent, c'est-à-dire les Humains mais aussi les Animaux. D'où leur perplexité devant le pullulement de notre espèce au détriment de la raréfaction sinon la disparition d'innombrables espèces animales...

— Tu vas pas nous faire croire qu'ils ont pas un projet derrière la tête ! objectai-je.

— Pour le moment, le seul projet dont j'ai connaissance à ce sujet est ce qu'ils appellent – par référence à la proclamation *carlogallonesque* "Vive le Québec libre" – le plan *Australie libre*, qui consiste en l'évacuation totale de ce continent par les Humains pour en faire un immense parc zoologique naturel, après avoir créé ou recréé des milieux susceptibles de convenir à la plupart des espèces menacées...

— Avec quels moyens ?

— Pour autant que je sache, rien n'est décidé à ce sujet. Mais, ce qui paraît évident, c'est qu'eux-mêmes ne peuvent se charger des travaux que cela implique : ils sont actuellement bien trop peu nombreux !... Maintenant, puis-je me permettre de souffler un peu avec un petit quelque chose à me mettre sous la dent, avant de continuer ?

— Mais bien sûr ! s'écria Aziza. Vous faites bien de me le rappeler : j'ai même prévu quelques

croissants ! et elle en sortit de son couffin une pleine poche, cependant que Nivea renouvelait la provision de café et de thé.

Au bout d'un petit quart d'heure – pendant lequel Aziza en profita pour passer quelques coups de fil – tout le monde se sentit de nouveau d'attaque :

— Je me permets de revenir à la psycho-physiologie des Cosmons, reprit Nivea. J'ai cru comprendre que leur cerveau est moins schizoïdal que le nôtre, n'est-ce pas ?

— Physiologiquement parlant, il est assez différent, puisqu'il comporte des fonctions de veille et de survie très performantes, ainsi que la possibilité d'auto-accès à toute la mémoire, même la plus profonde...

— Ils oublient rien les Cosmons ? m'étonnai-je, sceptique.

— Si bien sûr, car leur capacité mémorielle est limitée, même si elle s'avère supérieure à la nôtre – ou plus exactement à la mienne et à celle des fistons... Et, comme chez nous, une sélection se fait entre ce qui est gardé et ce qui s'évanouit à jamais. Mais, chez eux, cette sélection est consciente, là est toute la différence ! Ce qui est jugé secondaire est éliminé devant ce qui est jugé primordial. Cet *aggiornamento* est régulier et se fait pendant la période cyclique de veille de leur cerveau, qui correspond un peu à ce qu'on appelle chez nous le sommeil paradoxal... J'ai dit un peu, parce que eux, dans ce mode de conscience, peuvent écrire des choses simples ; ce qui leur permet de garder trace de tout ce qu'ils ont l'intention d'oublier. Cela me paraît d'un grand intérêt, non ?

— Tout à fait ! s'écria Nivea. Combien de fois n'ai-je pas regretté de n'avoir pas couché sur papier des choses qui finissent par disparaître de ma mémoire, sans espoir de réminiscence.

— Sur le chapitre des performances cérébrales, je dois ajouter que chez eux les facultés analytiques prédominent nettement par rapport aux facultés émotives... ce qui paraît normal, compte tenu de l'absence totale de sexualité.

— Cette absence de libido ne diminue-telle pas leurs facultés d'appréhension esthétique ?

— Je ne crois pas, car les sentiments que nous appelons amitié, solidarité, altruisme, civisme, philanthropie, compassion... sont au moins aussi forts chez eux que chez nous... Sans compter que chez eux les conflits et autres controverses restent toujours, je dis bien toujours, policés... De plus, ils ne connaissent ni églises, ni chapelles, ni partis au sens terrien. De ce côté là, leur seul défaut est un chauvinisme pro-cité invétéré, tout comme, parfois, ici-bas ; mais il a toujours un caractère folklorique et ne dégénère jamais en affrontements, fussent-ils gestuels – le terme "verbaux" étant impropre puisqu'ils sont génétiquement muets !... Afin de synthétiser leur comportement général, je dirais qu'ils ne se font pas de nœuds au cerveau relativement à l'*existence* et à l'*essence* – les vieux dada de notre métaphysique. Ils considèrent qu'en "agissant", ils se créent leur propre *essence* et donc qu'ils "sont" ce qu'ils se "font", y compris biologiquement parlant, puisqu'ils s'autogénèrent en toute conscience.

— Ils sont un peu sartriens, alors ? ironisa Nivea, qui suspectait Jul (et moi-même) de sartrophobie.

— Ils sont surtout empiristes : pour faire tomber la pluie, disent-ils, il vaut mieux aller secouer les nuages, que se mettre à prier !

— Mouà jì crouayé ki c'éte li vid', là-hoù !

— *Djéha*, le jour où, au CEFIK, j'ai expliqué que le sol de Vénus était toujours masqué par d'énormes nuages blancs, tu devais reluquer les filles, hein ?

— Noù, noù, jì choufé lé fous' fatma : jì fizé moun travay, cé toù ! rigolai-je.

— Je vois que mon mari commence à fatiguer, me jugea sévèrement Nivea.

— Noù, noù, jì fatigu' pà : j'ém' bién lé Cousmoùn mouà, sourtoù lé Cousmoun' !

— *Djéha*, tu me copieras 100 fois : "Cosmonnes et Cosmons, c'est la même chose".

— Boun Dioù, ça douà étr' bén trist' la Cousmoùni !

— Tu te trompes *Djéha*, les Cosmons-Cosmonnes aiment les concours de blagues, et en font de plus en plus au dépens de nous, les Terriens... Ceci dit, comme l'heure tourne, je suis obligé de redonner

la parole à ceux qui ont encore des questions plus sensées, conclut-il.

— Merci *Djéha* pour ton intervention pleine d'esprit, et excuse moi de passer à un sujet plus "rasoir", intervint Aziza. Puis, se tournant vers Jul : Comment est organisée, pratiquement, la société cosmonne ?

— Hé bien, paradoxalement, et comparativement à ici-bas, elle donne l'impression de ne pas l'être : tous les Cosmons d'une cité sont reliés entre eux en permanence par voie hertzienne et conversent, tout en effectuant leurs tâches habituelles, sur tous sujets ; ce qui fait qu'aux réunions – qui sont le plus souvent des télé-réunions –, la partie argumentation est déjà dégrossie et il ne reste plus que les décisions, prises par vote consensuel.

— Et s'il n'y a pas de consensus ? rétorqua-t-elle.

— Alors l'affaire remonte au CCL, qui travaille à la chose, et a, *in fine*, le pouvoir de trancher. J'ajoute que le Conseil Citadin, dont tous les adultes d'une cité sont membres de droit, est tenu d'informer le CCL de ses décisions, la transparence étant la base de la démocratie cosmonne. Ainsi, chez eux, rien n'est crypté ; ce serait contraire à leur éthique.

— Combien de cités représente le CCL ? demandai-je.

— Toutes celles qui sont basées dans le monde jovien, mais leur nombre est confidentiel.

— Donc tu n'es pas conforme à leur éthique !

— Non, mais je suis conforme à la mienne, vu que je leur ai promis le silence sur toute information susceptible de les desservir, car ils se méfient – à juste titre – de l'Humanité... Pour ce qui concerne l'égalité, c'est un principe si naturel chez eux qu'il n'est mentionné dans aucune charte, déclaration ou constitution ; ce qui, conformément à la loi Kalbrès, est la meilleure preuve de sa réalité ! Et cette égalité perdue par le fait que toutes les affectations aux fonctions, charges, tâches ou corvées – qu'elles soient intellectuelles ou manuelles –, se font par tirage au sort... Il faut noter que ce système est adapté aux spatonefs, lesquels doivent d'abord compter sur eux-mêmes... Pour la petite histoire, on célèbre le jeune Cosmon qui, à lui seul, avait ramené à bon port une nef gigatonnique, tous ses collègues ayant été terrassés par une épidémie ! J'ajoute que l'homogénéité de leur société dépasse le cadre professionnel. Point chez eux, d'enfants, adolescents ou vieillards ghettoisés. Les jeunes font connaissance dès quatre ou cinq ans avec la vie sociale en quittant progressivement le gynécée. Ils sont alors initiés et guidés jusqu'à la majorité civique (autour de 15 ans) par leurs "parrains-marraines". Ils continuent à suivre, en parallèle avec leurs activités professionnelles, un enseignement théorique et pratique dans tous les domaines... Point de "retraite" non plus : les vieillards participent, en fonction de leurs capacités, à la vie sociale, et ce jusqu'à leurs derniers jours... En résumé, nul Cosmon adulte, sauf incapacité physique ou mentale avérée, n'échappe à l'affectation par tirage au sort, à une tâche sociale quelconque – que ce soit pour faire partie du Conseil Pancosmon ou pour le ménage quotidien...

— J suppose qu'pour la fonction d'conseiller pancosmon on d'mande une certaine expérience dans des domaines touchant la société dans son ensemble ! intervins-je.

— Bien entendu. D'ailleurs, le tirage au sort n'est effectué qu'au sein d'un groupe répondant aux compétences minimales... Pour le CPC justement, il y a d'abord un critère d'âge, qui est la fourchette correspondant à nos 32 - 62 ans, si je ne me trompe...

— Ça signifie qu'*Chiracco* s'rait plus éligible au CPC² ! fis-je remarquer, pince sans rire.

— Indépendamment de son âge, commenta Jul, un Cosmon qui irait à l'Île Maurice jouer au nabab avec l'argent public, serait banni à tout jamais de la Pancosmonie !

— En somme, les cités cosmonnes seraient des sortes d'ashram ? supputa Aziza.

— Ah non ! Pour autant que je sache, dans l'ashram indien on cultive surtout une sagesse compassée, sinon carrément conservatrice. Alors que les Cosmons sont assoiffés de connaissances factuelles, ce dont j'ai pu me rendre compte *in situ*.

— Justement, profita Nivea. Pouvez-vous donner votre "point de vue de Sirius" sur notre ici-bas ?

— Je n'aurais pas cette prétention : Beuve-Méry considérait la Terre depuis une étoile située environ

² En janvier 95 le maire de Paris était candidat à la présidence de la République. Il sera élu en mai.

100 000 fois plus loin que le monde jovien, répondit-il en se marrant.

— C'était spatio-temporellement cohérent avec son antédiluviennisme cuisine ! surenchéris-je.

— Parce-que tu as dîné chez lui ? s'étonna-t-il, les yeux aussi ronds que ceux de ses Cosmons.

— Non, non ! Nous étions pas du même "monde"... [Sourires de la compagnie] Nivea et moi avons simplement vu la cuisine d'un appartement du boulevard Raspail, à l'occasion d'un bref séjour à Paris, vers la fin des années 60. La bonne des Beuve-Méry était une d'ses parentes.

— En l'occurrence, précisa ma mie, c'est surtout l'antique cuisinière qui nous avait surpris : je n'en aurais pas voulu pour nous-mêmes – qui étions pourtant désargentés à l'époque.

— C'était donc le bon vieux temps où les meilleurs plats géopolitiques se préparaient dans de vieilles casseroles ! railla Jul.

— Puis-je vous demander maintenant quelques mots sur la science cosmonne ? reparti Nivea.

— Leur science ressemble à la nôtre, pour la bonne raison que les lois de la physique sont partout les mêmes. Cependant leur attitude face au Cosmos est tout à fait empirique, contrairement à celle de beaucoup de nos savants. Pour ne prendre qu'un exemple, je rappelle l'émerveillement d'Einstein constatant la compatibilité entre la *ratio* humaine et les lois de la nature. C'est que le grand physicien, tout autant que l'homme de la rue, était victime de l'idéologie judéo-chrétienne dominante qui dissocie l'Univers et son créateur, alors que les Cosmons, eux, font l'hypothèse, jamais démentie, que ledit Univers est unique et auto-cohérent – tout au moins dans leur "cône spatio-temporel de causalité", qui est d'ailleurs pratiquement le même que le nôtre...

— Excusez-moi, mais je ne comprends pas cette notion, interrompit Aziza.

— On l'appelle aussi "cône de lumière", car nous ne percevons l'Univers que via la lumière – au sens large du terme, sachant que le rayonnement visible n'occupe qu'une infime partie du spectre hertzien –, et que cette lumière voyage à la vitesse, notée c , de 300 000 kilomètres par seconde. Ça signifie donc qu'un événement cosmique n'interagit avec nous que s'il est situé à l'intérieur du cône dont le sommet est la Terre et la génératrice une demi-droite d'équation $d = c.t$, où t est le temps en années et d est la distance d'un point de ladite demi-droite, exprimée en années-lumière... [Tout en parlant, Jul dessina ledit cône sur une page publicitaire pleine de vides³ du journal *Le Monde*, justement, qu'Aziza avait ramené d'Alger.] Par exemple, les gigantesques orages électromagnétiques du Soleil n'affectent les télécommunications terrestres qu'environ huit minutes après leur déclenchement *in situ*...

— É' choufé pa li soulèy avèc lézié : ça vou lé brouil', hé ! s'exclama *Djéha-le-simple*, hilare.

— Ne brouille pas l'esprit de ces dames, *Djéha*, car je comprends parfaitement que le "cône de lumière" leur soit une notion obscure...

— Oh, si vous vous y mettez tous les deux ! rouspéta Nivea.

— Dis-moi plutôt, *Djéha* : quel est le retard causal entre Sirius et la Terre ?

— Bé... si cett' étouàl' è sitoué à nouf anné-loumièr', li ritàr' ilé di nouvàn !

— Bravo *Djéha* ! Ça signifie donc que le directeur du *Monde*, qui signait ses éditoriaux du nom de cette étoile, était déphasé de neuf ans par rapport aux événements terrestres...

— Mais dans quel sens : en avant ou en arrière ? s'enquit Aziza, hoquetante.

— Je te laisse réfléchir à la question ! rit Jul de même, pour reprendre, sérieusement cette fois : En fait, tu as raison de symétriser la chose, car on peut prolonger le cône vers le futur : alors les événements situés à son intérieur seront théoriquement influencés par ce qui se passe actuellement sur Terre... Je dis théoriquement, car il ne faut jamais oublier les ordres de grandeur : la chute sur notre planète d'un astéroïde de quelque cent kilomètres de diamètre, y détruirait-il toute vie, que l'impact sur le monde jovien serait nul...

— Si, si ! cria *Djéha*, lé Cousmoùn y siré plou ammerdé par l'ésistanc' di l'oumanité !

— Très juste, *Djéha* ! Comme quoi la psychologie et la physique sont des domaines bien distincts, même s'ils ne sont pas complètement indépendants.

— Pour revenir à Einstein, reprit Aziza, il aurait pu, bien que croyant, affirmer, tout comme

³ Paradigmatique du gaspillage d'ici-bas, coexistant avec la plus profonde misère...

Laplace, qu'il n'avait pas eu besoin d'inclure Dieu dans ses hypothèses, n'est-ce pas ?

— Effectivement, et il y a deux explications à cela. La première est que la contradiction est au cœur de l'Homme, fût-il un génie... Je rappelle que Képler usait de l'astrologie pour prédire les invasions de sauterelles – ou de Turcs – et que Newton a passé plus de temps à des travaux d'alchimie qu'à ceux concernant la chute des pommes... La deuxième, c'est que la démarche scientifique ne peut qu'ignorer toute transcendance, faute de perdre de sa crédibilité...

— Tout se passe donc vraiment comme si Dieu n'existait pas ? interrogea-t-elle derechef.

— Oh si qu'il existe... dans la tête des islamistes ; et avec quelle force satanique ! se récria-t-il.

— Maintenant Julien, puis-je vous poser une question plus personnelle ? le relança Nivea.

— Allez-y, nous avons bien encore quelques minutes.

— Votre métaphysique, telle que suggérée par le *Pèlerinage*, n'est-ce pas une forme de panthéisme ?

— Ma prétention, qu'avec le recul du temps il vaut mieux appeler présomption, était de synthétiser toute la tradition matérialiste ou assimilée ; illustrée non seulement par des philosophes politiques comme Marx, mais aussi par des philosophes classiques comme Spinoza, ou même des historiens comme Ibn Khaldoun ou Spengler ; ceci pour pallier la vacuité de la métaphysique contemporaine – dont le gourou est un certain Heidegger –, et qui ne manipule que des concepts tautologiques, comme l'ont si bien vu et Cioran et Revel, il y a déjà belle lurette... Cependant, vous pensez bien que mon aventure m'a fait prendre quelque recul par rapport aux contingences terrestres, et j'avoue sincèrement être influencé par la pensée cosmonne, qui, comme je l'ai déjà dit, est unitaire par sa *weltanschauung* cosmique et empirique par sa méthode analytique...

— Les Cosmons n'ont-ils jamais éprouvé l'"effroi pascalien" ? rétorqua ma mie.

— Si, bien sûr, mais ils ont fini par s'y habituer, depuis le temps qu'ils côtoient les "espaces infinis", justement... D'autant que ces espaces s'avèrent fort "bruyants"⁴, car planètes, étoiles, galaxies, big-bang même, émettent – le poète dirait, selon son humeur, pleurent, crient ou chantent – dans tout le spectre hertzien ! J'ajoute que cette constatation de la science n'enlève rien à la pertinence de cet "effroi", surtout pour quelqu'un qui, comme Pascal, croyait à la véracité textuelle des Saintes Ecritures... Mais était trop intelligent pour ne pas se rendre compte que le bruit, que dis-je, le vacarme de l'Eglise, masquait un angoissant silence de Dieu... J'ai l'outrecuidance de penser que, si notre génie national avait vécu davantage, il aurait interprété ce silence comme le populaire proverbe "Aide-toi et le Ciel t'aidera".

— Mais les réponses de la science, fût-elle cosmonne, ne font jamais, si j'ai bien compris, que générer de nouvelles questions !

— Comment pourrait-il en être autrement ? dirait Mme Kalbrès. Supposons que l'on sache tout, alors il n'y aurait plus aucune motivation pour s'intéresser à quoi que ce soit, donc plus de vie digne d'être vécue, car l'anthropogénèse montre que c'est au moins autant le désir de connaître que celui de perdurer, qui a conduit à l'émergence de l'*homo sapiens* sur Terre et du *cosmo sapiens* dans là-haut... De plus, à l'instar de Pascal, nous, Terriens, ne devons pas oublier que nous ne sommes jamais que des roseaux rivés à une planète ô combien fragile...

— Bravoù proufessoùr, bravoù, ça cé la vré filouzoufi ! applaudit *Djéha-le-simple*.

— Je vous remercie Julien, conclut Aziza, qui avait l'œil sur sa montre. Mais il est temps maintenant de rejoindre la cantine !

On passa donc prendre les fistons, qui se reposaient de leurs séances d'entraînement.

Durant le souper, on se reposa l'esprit en bavardant de la pluie – qui ne venait pas – et du beau temps – qui ne durait que trop longtemps dans ce pays.

Comme de vrais montagnards, nous nous mîmes au lit aussitôt après être revenus de la cantine, c'est-à-dire vers 22 heures.

On commença la nouvelle journée avec les préparatifs du départ.

Al Makki et sa troupe se pointèrent en fin de matinée. Le commandant nous fit l'honneur de

⁴ Cf. la *pensée* pascalienne : "Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie".

partager le déjeuner avec nous. Comme je m'étonnais de la rapidité des méharis, il expliqua qu'ils étaient rentrés le plus directement possible et que les 500 kilomètres parcourus en quatre jours et demi, c'était une performance quasi-normale pour des montures non chargées (les bagages étant transportés par camion) et bien entretenues :

— Mioù tou lé souàgn' y ploùss' i t'*obédiss'* ! affirma-t-il avec la fierté de l'ancien méhariste.

Al & Ber jouèrent officiellement la "danse des fanions" après la sieste.

Ils lançaient simultanément leurs canons en l'air, non équipés, évidemment, mais munis de deux embouts protecteurs et portant chacun son fanion. Puis chaque acrobate devait saisir le canon de l'autre, avant qu'il ne touche le sol. Et ainsi de suite...

Le sable volait, mais ils avaient eu la précaution de l'arroser, pour éviter la poussière...

La trentaine de Sahariens – dont quelques femmes habillées aux couleurs vives locales, alors que seulement la moitié des hommes portaient le costume traditionnel – y mirent de l'ambiance : Ils applaudissaient et criaient à tout rompre quand le danseur-acrobate rattrapait le bâton élégamment, et sifflaient ou criaient tout autant lorsqu'il était obligé de se jeter à terre (le sable amortissait heureusement la chute) afin d'éviter que ledit bâton ne touche le sol.

Au bout de dix minutes cela arriva de plus en plus souvent : Jul expliqua que, comme lui-même, les fistons étaient handicapés par la pesanteur terrestre. Il les arrêta donc bientôt.

Noyés de sueur, ils s'inclinèrent alors devant les généreuses ovations des spectateurs...

Nous employâmes la fin de l'après-midi à parfaire les préparatifs de la mission CHC.

Al Makki et les Belhaoui participèrent au dîner d'adieu. Nous eûmes droit à un superméchoui suivi d'une espèce de yoghourt au lait de chamelle, spécialité que Nivea n'apprécia guère :

— Bah, avec la méthode Coué, ça passe, l'encourageai-je, cependant qu'Aziza discutait avec Al Makki... Bien que le yogourt en question, trop sucré, ne fût pas non plus dans mes goûts – mais moi, j'étais capable d'avalier des couleuvres, pourvu qu'elles fussent bien grillées !

— Vous savez, chez les Cosmons, j'ai connu pire, nous glissa Jul, en aparté.

Quant aux fistons, ils ne firent la moindre objection : le paternel les avait fort bien éduqués.

Le lendemain, nous nous levâmes avant l'aube. Le petit déjeuner consommé, je cherchai vainement ma brosse à dents... Je fis alors mine d'utiliser celle de ma mie :

— Gare à toi si tu t'en sers ! me gronda-t-elle par avance.

Ce qui déclencha automatiquement mon antienne [Chacun sait que la vieillesse est radoteuse !] :

— Qui m'dit qu'c'est la tienne, puisque j'suis incapable d'faire la différence !

Mais je me gardai ce matin là de passer outre à son interdiction, car la disute se terminait parfois par des marques de dents aux endroits que j'avais la maladresse de laisser à la portée de sa bouche. Chose que je tâchais d'éviter en la soulevant de terre à la façon dont les Romains enlevèrent les Sabines. Seulement, avec l'âge, hélas, je devenais de moins en moins Romain et elle de moins en moins Sabine.

— Tant pis. De toute façon, tu vas pas m'dire qu'tu peux pas supporter les dents sales, alors qu'tu encenses *Les mains sales* ! [Chacun sait qu'on se défoule comme on peut !]

Blague vaseuse à part, nous nous retrouvâmes tous devant le perron du QG, comme prévu, à huit heures.

LTH portait un tailleur vert clair qui la serrait, mais la rajeunissait. Nivea avait sa chemisette pervenche et son pantalon beige des grands jours... ce dernier commençant d'ailleurs à se tendre dangereusement. Les Doutrerive étaient affublés de leurs rabbiniques costards, sans chapeau ni frisettes, quand même... Et moi, je portais mon vénérable trois pièces de velours qui, s'étant graduellement amplifié à mon rythme, m'allait toujours comme un gant : il est vrai que moi, messieurs-dames, tout habillé que je fusse, je n'atteignais pas les 70 kilos !

Al Makki et les Belhaoui, passèrent nous saluer alors que Houari et Téoufik chargeaient les bagages dans l'*Intrépide Anglaise* et la *Solide Japonaise*.

Nous voilà donc répartis par binômes dans la cabine de la Caravelle à moitié vide...

Je m'endormis très vite, pour ne me réveiller qu'à l'atterrissage. Ma mie me rapporta par la suite, que le *zinc* étant arrivé au-dessus de l'Atlas de Blida, Jul s'était déplacé vers les fistons pour leur montrer sans doute le djebel Heidzer couvert de neige, l'atmosphère étant, de ce côté là, cristalline.

Nous débarquâmes dans un aéroport qui était toujours sous haute surveillance.

Aziza appela le consulat de France pour s'assurer que les passeports seraient prêts avant la fermeture des bureaux. Puis on réserva à l'ex-*Aletti* et acheta les billets pour le vol du lendemain. Enfin on déjeuna vite fait sur place car Jul avait exprimé le désir de « faire un bref retour aux sources ».

— À condition de trouver une escorte, avait objecté Aziza, ajoutant, avec un humour noir qui ne lui était pas habituel : Ce n'est pas le moment de plaisanter, les embuscades des Fanatiques sont courantes. Et, avec eux, ce n'est pas la bourse ou la vie, mais la bourse et la vie !

Grâce à ses relations dans la gendarmerie, elle obtint une petite automitrailleuse pour veiller sur la Renault Espace de location, conduite par ma pomme.

À Thenia (ex-Ménerville), je voulus stopper en face de "notre" caserne, mais, n'ayant pas pris rendez-vous avec le commandant des lieux, Aziza m'en dissuada avec véhémence. En effet, compte tenu de la nervosité des *djounoud*, une rafale de la mitrailleuse qui pointait hors d'un mur de sacs de sable, n'aurait été qu'une bavure de plus parmi tant d'autres...

Ensuite, les pandores qui nous suivaient refusèrent de traverser le djebel Bou-Arous, probablement infesté d'islamistes armés, comme il l'avait été autrefois par les *fellaghas*.

Nous prîmes donc la direction d'Ouzou ; puis, quelque six kilomètres plus loin, tournâmes à gauche vers Zemmouri (ci-devant Courbet), pour rejoindre la N 24 et revenir sur Corso.

Au niveau du Cap Blanc, Nivea ne put se retenir, et, se tournant vers Jul :

— C'est ici que Lucien a failli laisser sa peau ! rappela-t-elle.

— J'en suis vraiment désolé, regretta celui-ci. Je ne m'imaginai pas que le *chaouch* fasse preuve d'une telle vindicte envers Luc, qui n'avait pas participé à l'opération MRM.

— Comment ça ? Bien sûr qu'y ai participé. J'ai même failli lui courir après, comme toi ! m'insurgeai-je, avec la véhémence d'un gamin à qui on conteste un acte de bravoure.

Faute de temps, nous ne nous arrêtâmes ni au Figuier, ni à Corso Tahtani, sans trop de regret :

— Il ne reste plus rien de la villa, ni du tunnel, nous informa Aziza. Tout a été retourné à la pelle mécanique par mesure de sécurité... Connaissez-vous l'existence du tunnel, Julien ?

— Oui, bien sûr, la Kalbrès me l'avait fait visiter... Qu'en est-il de *La Mitidja* ?

— Des Boualfa y habitent encore : ceux que vous avez vus enfants sont déjà grands-parents !

— Ah bon, je suis donc si vieux que ça ? rit-il d'un rire quelque peu forcé.

— Nous pouvons aller les saluer, si vous y tenez, proposa-t-elle.

— On est trop bousculés maintenant... Je pense être plus disponible à notre retour.

Je compris que Jul ressentait, tout comme moi, une nostalgie qu'il fallait à tout prix éviter. Et quelle méthode plus simple que de s'éloigner dare-dare de ces lieux hantés...

Nous prîmes donc la W170 pour rejoindre au plus vite la N5 et espérer passer avant l'heure de pointe... L'automitrailleuse nous quitta au niveau de l'aéroport.

On roula potablement jusqu'aux abords de l'Agha. Puis ce fut au pas jusqu'au boulevard du Télémy (maintenant Salah Bouakouir), en haut duquel se trouve le consulat général, immédiatement repérable à l'impressionnante queue qui s'étirait encore le long du trottoir, sous la surveillance d'une cohorte de flics, arme à la bretelle...

— C'est devenu un lieu plus convoité qu'le paradis d'Allah ! constatai-je.

— L'histoire est pleine de ces retournements ubuesques et tragiques à la fois ! commenta Jul.

— Pourtant, on connaît depuis quelques décennies déjà, la propension des pays aux lendemains qui chantent à devenir des pays aux aujourd'hui qui triment ! ajoutai-je, pour faire bonne mesure.

— S'ils ferment à l'heure prévue, la plupart de ces gens seront obligés de revenir demain, supputa

Aziza. Ça me gêne de court-circuiter la file en exhibant un passe-droit... Le mieux, c'est d'aller téléphoner à la Grande Poste pour un discret rendez-vous demain matin.

— Redescendre dans cette cohue ? râlai-je. Y a pas d'cabine plus proche ?

— Tu veux rire ? La plupart du temps il n'en reste que l'édicule, et encore : c'est la guerre ici ! s'écria-t-elle, laissant échapper cette vérité politiquement incorrecte.

— Ça vaut pas mieux monter téléphoner à l'ambassade ? proposai-je.

— Tu as raison, ils devraient nous dépatouiller, approuva-t-elle.

À Hydra c'était encore plus le fort Chabrol, mais il n'y avait pas de queue.

Jul et Aziza allèrent expliquer le problème, pendant que nous attendions dans la Renault, stationnée exactement sous le feu d'un blindé ! Peu après, il revinrent tout contents et nous redescendîmes au consulat, qui venait de fermer, congédiant effectivement une bonne vingtaine de personnes.

Les Doutrerive y étaient attendus. Ils revinrent au bout de cinq minutes, sourire aux lèvres.

Il ne nous resta plus qu'à rouler tranquillement à l'ex-*Aletti*, une vieille connaissance pour Nivea et ma pomme, mais non pour Jul, qui eut la même réflexion que moi en 77 :

— Je n'aurais jamais pensé fréquenter un jour ce palace !

Aziza et lui prirent chacun une chambre, mais Al & Ber – oh pardon ! Vitaliano Pietri et Jean-Louis Romond – optèrent pour une chambre double :

— Ce s'rait pas plus astucieux qu'ils prennent chacun leur chambre ? suggérai-je.

— Tu as raison dans l'absolu, mais quoi de plus normal que des voyageurs de commerce peu fortunés, ce qu'ils sont devenus tous les deux, réduisent leurs frais de cette façon ? jugea Jul.

Nivea et moi répétâmes nos manies en prenant possession de la chambre. Et, comme d'habitude, elle remporta la compétition haut la main : deux ou trois moutons contre zéro mouchard !

On dîna sur place, dans une salle aux trois quarts vide... On évoqua les Champbard :

— Curieusement, notai-je, quand j'pense à eux, les vingt ans qui séparent la mort du *colon* d'elle d'Mme Champbard se télescopent, et les images qu'je garde d'eux se superposent...

— C'est un phénomène subjectif général, commenta Jul. On sait depuis belle lurette que les sens perçoivent les variations des grandeurs physiques selon une loi logarithmique... Le passé apparaît aux Hommes fort raccourci. C'est ainsi qu'on peut expliquer, sinon excuser la Bible, qui alloue au monde quelque sept mille ans d'existence seulement !

— C'est vrai, admit Aziza, mais comment comprendre que l'on attribue à des personnages tels Mathusalem des longévités aussi irréalistes ?

— Je crois qu'il s'agit là d'une autre erreur à la fois de traduction – on a dû confondre les mois lunaires et les années solaires – et de psychologie : la légende associe aux personnages mythiques des caractères exceptionnels sinon merveilleux... Comme le souligne Ibn Khaldoun, l'exagération se rencontre aussi dans le nombre de combattants, de victimes, etc., chaque fois que le chroniqueur veut valoriser un événement du passé... D'ailleurs les Humains sont coutumiers de bien d'autres contre-vérités, continua-t-il. En voici trois exemples, dont la gravité va *crescendo* sur l'échelle de la bêtise, sinon de l'horreur :

– Au Moyen-Age, on pensait que les pyramides avaient été construites par des géants ;

– En plein âge moderne, on brûla d'innombrables pauvres femmes pour sorcellerie ;

– *In fine*, combien de millions d'Allemands – et de non-Allemands –, ne partagèrent-ils pas la même phobie démente envers quelques riches banquiers, des millions de pékins quelconques sinon miséreux, comme les *stetelmenschen* d'Europe centrale, pour la simple raison que tous ces gens étaient Juifs ?... Je donne tous ces exemples, pour expliquer l'étonnement, l'effarement, l'indignation des Cosmons devant ces faits. D'où leur compréhensible réticence à faire ami-ami avec l'Humanité... L'irruption du serveur pour nous demander si nous désirions encore quelque chose – probablement afin d'en finir avec nous quatre qui étions les derniers de la salle – stoppa la diatribe de Jul.

Al & Ber, qui avaient dîné séparément et végétariennement (il fallait bien qu'ils s'habituent à l'autonomie), s'étaient éclipsés depuis belle lurette.